



HAL
open science

Compte rendu de - Feuillet, Introduction à la Typologie Linguistique

Pablo Kirtchuk

► **To cite this version:**

Pablo Kirtchuk. Compte rendu de - Feuillet, Introduction à la Typologie Linguistique. Bulletin de la Société de Linguistique de Paris, 2007, CII/2, pp.88-92. hal-00564206v2

HAL Id: hal-00564206

<https://hal.science/hal-00564206v2>

Submitted on 10 Feb 2011

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Compte rendu de :

Jack FEUILLET - *Introduction à la typologie linguistique*. Honoré Champion, Paris 2006, 716 pp.

Comme il est dit dans la quatrième de couverture, l'ouvrage est destiné à un 'public curieux', et dans ce sens il est réussi. S'il n'y a pas des innovations foncières, c'est que tel n'était pas le propos. En voici le plan: *Les Approches typologiques* (pp. 15-59), *Les Unités Linguistiques* (61-118), *Phrases nominales* (119-203), *Catégories nominales* (205-293), *Catégories verbales* (295-337), *L'Auxiliation* (339-376), *Corrélatifs Sémantiques* (419-441), *Autres Fonctions* (443-477), *La Subordination* (479-502), *L'Hypohétique* (503-528), *La Personne* (529-545), *La Négation* (547-571), *L'Interrogation globale* (573-595), *La Visée énonciative* (597-639).

Les données sont nombreuses et illustrent convenablement les chapitres et sous-chapitres traités. Les analyses, souvent pertinentes, s'inspirent à maintes reprises des travaux de Cl. Hagège, de G. Lazard et de B. Pottier.

Le chapitre sur la Copule aborde ce point intéressant, important et souvent non ou mal abordé (un dictionnaire de linguistique pourtant récent donne cette définition lapidaire 'Le verbe *être* est une copule'; dans un exposé récent, des phrases nominales sans copule ont été présentées comme 'copular structures' et tout cela, alors qu'Abélard créa le concept au XII siècle pour référer au signe *explicite* qui permet à un nom d'être prédicatif). En marge de ce chapitre on peut noter un intéressant parallélisme entre l'arabe et le tamoul, où le second actant du verbe *être* est au cas accusatif / adverbial. Dès lors, il est légitime de se demander si dans ces langues ce verbe est une copule et si ces phrases sont nominales, puisque le verbe *être* y est transitif (c'est ainsi que l'analyse par exemple Sibawayhi, le grammairien persan de l'arabe, VIII siècle).

Dans le chapitre sur la Personne l'A. s'oppose, avec Guillaume et Joly (et Hagège) à Benveniste, selon lequel 3^{ème} personne = non-personne: Il y aurait 'dans le meilleur des cas un malentendu, dans le pire un contresens quant à la nature de la personne dans le langage' (Joly, cité p. 530). C'est pourtant Benveniste qui a raison, les deux premières personnes sont les sujets de la communication, alors que la troisième en est l'objet ; à ce titre, qu'elle soit animée ou pas, humaine ou pas, a peu d'incidence, même si dans certaines langues un déictique démonstratif peut acquérir une forme spécifique pour signaler cet objet dans certains contextes lorsqu'il est humain (Kirtchuk-Halevi s.p. ; pour les références, cf. dans ce volume le c. r. de *Aux carrefours du sens. Hommages offerts à Georges Kleiber*). Les deux premières, en revanche, sont humaines (= dotées de langage) par définition ou construites comme telles. Le langage naît chez un être qui de ce fait devient une personne, première qui plus est, lorsqu'elle échange des messages avec une autre qui *ipso facto* devient deuxième: que l'objet en soit un tronc d'arbre qui obstrue le passage, un tigre prêt à bondir, le biberon ou le voisin de palier n'en fait pas des *troisièmes personnes*. Autrement dit, ceci relève de tous les stades du langage, dès ses origines - qu'elles soient déictiques comme j'ai pu le montrer (Kirtchuk 1993, 1994) ou qu'elles soient conceptuelles comme le croit Givón (2002) - à son fonctionnement quotidien en passant par son acquisition et par l'emprunt. Les différences grammaticales entre les personnes dialogales et la non-personne, d'ailleurs bien illustrées dans ce chapitre, ne font que refléter les différences énonciatives correspondantes. C'est

précisément pour élucider des questions de ce type que l'approche typologique est utile – à condition qu'elle soit jumelée à une approche linguistique générale.

Il y a pourtant des méprises qu'il faut corriger: p. 547 il est affirmé, en citant B. Pottier, que '*Pierre n'a pas tué le serpent* est ambigu' car sans contexte linguistique ou extralinguistique on ne peut savoir laquelle des trois possibilités l'énoncé correspond: *Ce n'est pas Pierre qui a tué le serpent / Ce n'est pas le serpent que Pierre a tué / Ce n'est pas le tuer, ce que Pierre a fait au serpent*. Il y a ici deux erreurs : il n'y a pas plus d'énoncé sans contexte qu'il n'y a d'énoncé sans prosodie et intonation, autrement dit sans composantes rythmique et mélodique. Le langage n'est pas désincarné, et il ne l'est pas par nature. C'est le contexte qui induit son fonctionnement et son émergence aussi bien en phylogénie qu'en ontogénie (voir aussi dans ce volume mon allusion aux travaux de Maturana & Varela dans le c.r. de l'article de Sock et Vaxalaire dans *Aux carrefours du sens. Hommages offerts à Georges Kleiber*). Le contexte est d'ailleurs ce qui permet au langage de fonctionner avec un lexique et une grammaire finis, indispensables pour des êtres disposant d'un temps de vie, d'une énergie et d'une mémoire finis. Si ces facteurs étaient infinis, il aurait été inutile de faire des économies en adaptant des organes existants, qui servent en principe pour respirer et pour inglutir, à une tierce fonction, celle de parler. De même, une mémoire infinie pouvant stocker un lexique infini, et un temps de vie infini, rendraient superflues aussi bien la grammaire que la métaphore, puisqu'il n'y aurait nul besoin de systématiser donc d'optimiser des procédures ni d'appliquer le même signifié au propre ou au figuré selon le contexte. D'ailleurs, B. Pottier serait d'accord, puisque dans son séminaire il lui est arrivé de montrer que lorsqu'il y a répétition – par exemple 'Là, là !' – la reprise n'a pas la même valeur informative que la première occurrence, car celle-ci a modifié le contexte. Le dictionnaire et la grammaire sont des inductions faites à partir de myriades d'usages en contexte. Non seulement ils ne nient pas le contexte, mais ils l'impliquent. Voilà pourquoi il n'y a pas de langage sans contexte (pour le dire avec Ortega y Gasset, *Yo soy yo y mis circunstancias*). D'autre part, la prosodie et l'intonation sont primordiales car elles constituent les composantes mélodique et rythmique du langage ; or le rythme caractérise tout organisme vivant et même la matière non-vivante : toute activité (Meschonnic 1982). Lorsque la prosodie et l'intonation s'opposent au contenu lexical ou grammatical du message, ce sont elles qui prévalent. L'énoncé normalement constitué sait ce qu'il veut dire, il n'y a pas d'ambiguïté dans ses propos (et s'il y en a une elle est voulue, comme dans les cas de l'ironie et du jeu de mots) : les premiers outils dont il use pour faire passer son intention sont la prosodie et l'intonation, qui ne sont rien d'autre que la mise à contribution des mécanismes respiratoires à des fins communicationnelles. La syntaxe quant à elle résulte de la grammaticalisation, c'est donc un aboutissement (en perpétuel changement) et non pas un commencement, un produit et non pas une matière première. Ni le contexte ni la prosodie et l'intonation ne sont des éléments ajoutés à l'énoncé tel un *Deus ex machina*, bien au contraire : le contexte préexiste à l'énoncé, dont la prosodie et l'intonation priment sur la syntaxe. De ces deux constats découle que *Pierre n'a pas tué le serpent* n'existe pas hors contexte ni hors intonation; il n'est donc nullement ambigu. Accessoirement, ceci annule la grammaire générative. Faut-il ajouter que comme les mots n'ont pas de sens hors contexte et hors énoncé, il n'y a pas de véritable polysémie ni ambiguïté : que les gens se comprennent, enfin... Les soi-disant 'stratégies de désambiguation' syntaxiques que l'on trouve dans des ouvrages savants sont souvent des

mauvaises solutions à des non-problèmes. D'ailleurs, on se réjouit de la place qu'accorde à l'intonation le chapitre sur la Visée énonciative. On comprend moins des notions comme 'déplacement' et 'dislocation', qui vont dans le sens de l'affirmation (p. 612) 'la reconnaissance des fonctions syntaxiques doit avoir priorité sur l'organisation communicative'. Naturellement, le but du langage n'est pas la syntaxe – ni la grammaire en général - mais la communication, et les gens ne parlent pas en *grammaire* (et encore moins en phonologie, morphologie, etc.) mais en français, chinois, swahili et en des milliers d'autres *langues*. Lorsqu'ils n'ont pas encore maîtrisé une langue donnée, qu'elle soit leur langue maternelle ou non, il y a peu ou point de grammaire mais il y a de la communication. La syntaxe peut être considérée comme le sommet de la grammaire, mais celle-ci n'est que la partie émergée de l'iceberg appelé *le langage* (Kirtchuk s.p.).

La typologie est faite de détails. Or actuellement, en typologie, le détail prend trop souvent le pas sur la vue d'ensemble et le morcellement empêche de voir que le langage est un système complexe et dynamique alors que le grand intérêt de ces recherches doit être d'esquisser ou d'infirmier des tendances qui le caractérisent en tant que tel (y compris en diachronie, aspect non abordé dans ce livre). Ainsi pensaient les pères fondateurs Humboldt, Sapir et Greenberg dont les ouvrages-phares portent les titres éloquents de *Über die Verschiedenheit des menschlichen Sprachbaues und ihren Einfluss auf die geistige Entwicklung des Menschengeschlechts* ; *Language et Universals of Human Language* respectivement. Il faut désormais investir ces titres du sens qu'ils recèlent : la typologie du linguistiquement observable doit nous permettre d'accéder à ce qui ne l'est pas: l'origine du langage, la composante biologique du langage, le rapport entre langage et conscience, la nature de ce qui est spécifiquement humain. L'esprit, peut-être. Les physiciens et les biologistes ne procèdent pas autrement lorsqu'ils échafaudent des théories à partir de leurs observations, c'est-à-dire lorsqu'ils trouvent du sens aux données : cela doit s'appliquer d'autant plus à la linguistique, dont l'objet même est le sens, sa forme et les rapports entre les deux. La typologie doit être complétée par la linguistique générale afin d'élaborer une vision d'ensemble de ce qu'est le langage puis l'espèce qu'il définit. *Geistige Entwicklung, Human Language...*

Les quelques carences relevées ne sont pas l'apanage de ce livre dont l'objectif n'est pas de dépasser l'observable. C'est un ouvrage riche d'informations, que l'amateur averti lira avec plaisir et que le professionnel consultera avec profit afin de s'en inspirer pour un cours, quitte à approfondir ensuite tel ou tel point.

Pablo Kirtchuk-Halevi